





























































prouvât sa reconnaissance en lui rendant tous les États de son père, et y ajoutât même la Trachonite et l'Auranite, qu'Auguste avait données à Hérode, et, de plus, la tétrarchie de Lysanias. Le décret fut officiellement signifié à la nation juive, et le sénat reçut l'ordre de le faire graver sur bronze et de le déposer au Capitole dans le tabularium. Claude fit plus encore pour les princes juifs, et Hérode, frère d'Agrippa, fut gratifié du royaume de Chalcis<sup>1</sup>.

Ce fut Agrippa qui entreprit la construction de la troisième enceinte de Jérusalem. Il mourut à Césarée avant que l'œuvre ne fût achevée. Il laissait un fils du même nom que lui, mais trop jeune pour pouvoir exercer convenablement les devoirs de la royauté. Peut-être Claude saisit-il ce prétexte pour ressaisir la Judée; ce qui est certain, c'est que ce pays fut de nouveau réduit en province romaine. Deux procurateurs s'y succédèrent, Cuspius Fadus et Tiberius Alexander; mais comme ils évitèrent avec soin de rien changer aux institutions nationales, tout le temps que dura leur administration fut complètement pacifique.

Lorsqu'Hérode, roi de Chalcis, mourut, Claude donna ses États à Agrippa le Jeune. Cumanus avait succédé à Tiberius Alexander comme procurateur de Judée; aussitôt les troubles recommencèrent et de nouveaux malheurs vinrent frapper la nation juive. Voici quelle en fut l'origine. Lors de la célébration de la fête des Azymes, l'affluence était toujours énorme à Jérusalem, et la coutume était d'établir un poste de surveillance sur les portiques du hiéron. Un des soldats romains, de service en cette circonstance, insulta grossièrement la foule qui assistait pieusement à la solennité du jour. (*Certus quidam e militibus, reductis vestimentis et corpore deorsum tur-*

1. Hérode, le roi de Chalcis, était à la fois frère et gendre d'Agrippa, ayant épousé sa fille Bérénice.



















































tonia, et après deux journées d'efforts incessants, ils s'en rendirent maîtres et en massacrèrent les défenseurs. Puis ils mirent le feu à la forteresse. Vint alors le tour du palais, dont ils commencèrent l'attaque sur quatre points différents. Les royaux, effrayés de l'énorme multitude qui les bloquait, n'osèrent tenter de sortir, mais firent subir, du haut de leurs murailles, des pertes énormes aux assiégeants. Nuit et jour on continua de combattre de cette façon; les insurgés, espérant que la faim leur donnerait raison de leurs adversaires; ceux-ci, que la fatigue des assaillants les forcerait à renoncer à leur projet.

Sur ces entrefaites, un certain Manahem, fils de Judas, surnommé le Galiléen (ce Judas était un sophiste ardent qui, au temps où Quirinius vint en Judée, avait reproché avec violence aux Juifs la lâcheté dont ils faisaient preuve en reconnaissant les Romains pour leurs maîtres, quand ils n'avaient d'autre maître que Dieu), Manahem, dis-je, escorté de quelques Juifs de distinction, se rendit à Massada. Il y pilla les arsenaux, et ayant trouvé de quoi armer la populace et une troupe de voleurs avérés, dont il fit ses gardes du corps, il rentra à Jérusalem, affectant des airs de roi; les séditeux le prirent aussitôt pour chef, et il s'empressa de diriger le siège du palais.

Les soldats de Manahem n'avaient pas de machines de guerre; ils ne pouvaient saper les murailles par la base, à cause des traits dont les accablaient les défenseurs. Ils imaginèrent alors de pousser de loin une galerie de mine sous une des tours, et d'étayer la galerie avec des bois de soutènement, auxquels ils mirent le feu. Quand tous les étais furent consumés, la tour s'écroula avec fracas; mais une seconde muraille parut derrière celle qui venait de tomber. Les royaux avaient deviné le projet des assiégeants, ou bien ils avaient reconnu que la tour était





































sur leurs pas, qu'ils ramassèrent les machines de guerre, qu'ils dépouillèrent les morts, et ressaisirent le butin abandonné. Ils rentrèrent ainsi à Jérusalem, au milieu des chants de triomphe; car ils n'avaient perdu que très-peu de monde, tandis qu'ils avaient tué aux Romains et à leurs auxiliaires cinq mille trois cents hommes d'infanterie et trois cent quatre-vingts hommes de cavalerie. Cette catastrophe eut lieu le 8 du mois de Dios, l'an XII du règne de Néron. (Ce jour correspond au 2 octobre de l'année julienne.)

Après la défaite honteuse de Cestius, beaucoup des Juifs les plus nobles, effrayés de ses conséquences probables, s'enfuirent de Jérusalem. Costobarus et Saül, son frère, tous les deux cousins d'Agrippa le Jeune, avec Philippe, fils de Iakim, général de l'armée royale, réussirent à s'esquiver et se réfugièrent auprès de Cestius. Antipas, qui était enfermé avec eux dans le palais, refusa de les suivre; il fut pris plus tard et mis à mort par les séditeux. Cestius s'empressa, sur leur demande, d'envoyer Saül et les autres vers Néron, qui était alors en Achaïe, afin de lui faire connaître sa détresse et de rejeter sur Florus toute la responsabilité de cette funeste guerre; il espérait ainsi faire retomber sur la tête de ce misérable une partie du péril qui menaçait la sienne.

Les Damasquins, à la nouvelle de la défaite des Romains, décidèrent le massacre des Juifs qui habitaient au milieu d'eux, et prirent leurs mesures pour exécuter cet affreux projet sans lutte et sans obstacle. Déjà les Juifs, sous le prétexte que leurs desseins pouvaient être hostiles à l'empire, avaient été enfermés dans le gymnase; les écraser là devait être chose facile. Mais, d'un autre côté, presque toutes les femmes de Damas appartenaient à la religion judaïque; il fallait donc leur cacher avec les plus grandes précautions la tragédie qui se tramait. On y réussit, et, en moins d'une heure, les dix

































































niement des armes. Car leurs lois punissent de mort non-seulement la désertion, mais encore l'indolence. Les généraux, d'ailleurs, sont plus sévères encore que les lois ; mais ils font oublier leur dureté envers les coupables, par la générosité avec laquelle ils comblent d'honneurs ceux qui se montrent braves. L'obéissance aux chefs est poussée à un tel point, que, dans les batailles, l'armée entière ne semble former qu'un seul corps ; les rangs sont si habilement coordonnés, que tous les mouvements sont faciles et simples. Toutes les oreilles, d'ailleurs, sont tendues pour saisir le moindre commandement ; tous les yeux épient le moindre signe et toutes les mains sont prêtes à exécuter ce qu'on exige d'elles. De là vient la promptitude d'action des soldats romains ; en revanche, ils sont très-lents à se décourager. Jamais, dès qu'une affaire est engagée, ils ne reculent devant le nombre, la ruse ou la difficulté du terrain. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que de pareils soldats, commandés par des chefs aussi habiles et aussi expérimentés, aient taillé dans l'univers un empire dont les limites sont à l'orient, l'Euphrate, à l'occident, l'Océan, au midi, la province la plus fertile de l'Afrique, et au nord enfin l'Ister et le Danube ? Ne serait-on pas tenté de dire que cet empire est trop petit pour de si grands maîtres ? (*Bell. Jud.*, III, v, 1 à 7.)

Je pardonne beaucoup à Josèphe, mais en vérité je ne saurais lui pardonner la platitude de cette dernière phrase. Il n'est pas possible, en effet, de pousser la flatterie plus loin. Si notre historien était de bonne foi en écrivant cette phrase, il avait à peu près perdu le sens. S'il ne pensait pas ce qu'il osait dire, la rougeur a dû lui monter au front. Admirez donc la discipline des Romains, rien de plus juste ; mais ne perdons pas de vue que ces maîtres si grands n'ont été trop souvent que d'abominables envahisseurs ; c'est aux











Parent. Devant la description que Josèphe donne du site de Iotapata, il n'y a pas d'hésitation possible, et cette place illustre a existé au point qui se nomme aujourd'hui Tell-Djefat ou Djiftah (dans le voisinage du gros village de Kaoukab, et de Cana-el-Djelil, à la naissance de la vallée d'Abillin). Or, il paraît plus que difficile, vu le peu de surface des ruines, que quarante mille hommes aient pu y tenir. Concluons-en que Josèphe cette fois encore s'est livré à l'exagération qui lui est habituelle, lorsqu'il veut mettre en relief la valeur des Romains, tout en exaltant celle de ses compatriotes.

Maintenant, il nous faut revenir quelque peu en arrière.

Pendant que le siège de Iotapata traînait en longueur, Vespasien détacha Trajan, préfet de la dixième légion, avec deux mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie, pour aller mettre à la raison une ville voisine, nommée Iapha, que la résistance inattendue des Iotapatènes avait surexcitée. Trajan trouva la ville, déjà forte par sa situation naturelle, entourée d'une double muraille. Les habitants marchèrent au-devant de lui, engagèrent le combat et furent promptement mis en déroute. Les Romains les poursuivirent l'épée dans les reins, et entrèrent en même temps qu'eux dans la première enceinte. Comme ils se précipitaient vers la seconde, la population, craignant de voir entrer avec eux les Romains, leur ferma la porte. Il semblait que la Providence se chargeât de jeter ainsi au-devant des épées romaines les victimes qu'elle leur avait dévouées. Les malheureux eurent beau se ruer sur les portes, et implorer la pitié de ceux qui étaient préposés à leur garde, et qu'ils appelaient par leur nom : on resta sourd aux prières désespérées qu'ils proféraient en mourant. Les Romains avaient eu soin de clore derrière eux les portes de la première enceinte, si bien que les Juifs, enfermés ainsi entre deux murailles, périrent jusqu'au dernier, les uns



































rent se jeter aux genoux de Vespasien, le suppliant de ne pas mépriser leurs prières, et de ne pas mettre sur le compte de tous la folie de quelques-uns. Ils le conjurèrent d'épargner une population qui avait toujours été pleine de bienveillance pour les Romains, mais de tirer vengeance des auteurs de la rébellion, qui les avaient tenus eux-mêmes sous bonne garde, lorsqu'ils avaient manifesté le désir d'aller au-devant des Romains, pour traiter de la paix.

Vespasien, tout irrité qu'il était contre la ville entière, à cause du vol de ses chevaux, accueillit favorablement leur prière, et d'autant plus volontiers qu'il voyait Agrippa inquiet du sort de Tibérias. Le peuple ayant approuvé ce que ses représentants avaient fait et dit, Jésus et ses adhérents jugèrent qu'il n'était pas prudent de rester à Tibérias, et s'enfuirent à Tarichées <sup>1</sup>.

Le lendemain, Vespasien envoya Trajan à la tête d'un corps de cavalerie, sur la hauteur qui domine la ville, afin de sonder les intentions de la population et de s'assurer qu'en effet elle désirait la paix. Il acquit ainsi la certitude que tout le monde à Tibérias était d'accord avec ceux dont il avait reçu les supplications, et il se décida à y entrer avec son armée. Les portes lui furent ouvertes, et le peuple alla au-devant de lui, poussant de joyeuses acclamations, et lui donnant le nom de leur sauveur et de leur bienfaiteur. Mais comme l'entrée de la ville était fort étroite et aurait gêné la marche des soldats, Vespasien ordonna d'abattre au midi un pan de mur de l'enceinte et de préparer ainsi une entrée plus commode. C'était tout simplement démanteler une place impor-

1. La position de Tarichées étant très-connue à Kharbet-Kedès et à El-Karak, entre Beïsan et Tabarich, il devient clair que le camp de Vespasien devait être de l'autre côté, c'est-à-dire vers le nord de Tibérias. Sennabris était donc de ce côté.













































mille hommes armés qu'il établit dans les portiques pour les garder. Tous les autres combattants furent répartis en postes d'observation, placés dans tous les environs du hiéron. On vit alors beaucoup des principaux personnages de la cité, congédiés par ceux à qui le commandement militaire était dévolu, envoyer des pauvres qu'ils engageaient à prix d'argent, pour aller monter la garde à leur place.

Jean de Giscala causa la perte de tout ce monde. Feignant de partager l'indignation du peuple, il ne quittait pas Ananus, le suivant dans tous les conciliabules des grands de la ville, dans les visites des postes qu'il inspectait pendant la nuit. Par lui les Zélotes savaient tous les secrets de leurs adversaires et étaient mis au courant de toutes les délibérations du peuple, avant même que celles-ci fussent closes. Pour éloigner tout soupçon, il ne cessait d'accabler Ananus et les grands de tous les témoignages du dévouement le plus obséquieux. Mais cette précaution produisit précisément l'effet contraire. Ses absurdes adulations le rendaient suspect; d'un autre côté, il était présent partout, bien qu'on ne l'eût pas appelé, et l'on commença à craindre qu'il ne fût un traître.

Tous les projets secrètement élaborés étaient à point nommé devinés par les Zélotes, et Jean seul pouvait être soupçonné de perfidie. Il était pourtant difficile de s'en débarrasser, car il était rusé, de noble extraction et bien protégé. On prit donc le parti, assez ridicule, il faut en convenir, d'exiger de lui un serment de fidélité. Jean n'hésita pas une seconde, et jura tout ce que l'on voulut. A partir de ce moment, Ananus et ceux qui étaient d'accord avec lui, furent pleinement rassurés et laissèrent Jean assister à leurs conciliabules. Ils firent mieux encore, et l'envoyèrent en parlementaire aux Zélotes, afin de traiter d'un accommodement; car ils avaient pour premier désir d'empêcher la profana-























































et Caphartoba (Koufour-Tab, à l'est de Ramleh), dans lesquels plus de dix mille hommes furent tués et plus de mille autres faits prisonniers. Après en avoir chassé le reste de la population, il y installa un détachement de troupes romaines qui, par ses continuelles incursions, ravagea tout le pays montueux du voisinage.

Vespasien revint ensuite à Emmaüs, d'où il se rendit, en traversant la Samarie, à Neapolis (Naplouse), que les indigènes appellent Mabortha. Il descendit camper tout près de cette ville, au lieu nommé Korea, le 2 du mois de Dæsius (26 avril). Le lendemain il arrivait à Jéricho, où Trajan opéra sa jonction avec lui; celui-ci ramenait de la Pérée les troupes qui venaient de soumettre les populations établies au delà du Jourdain.

Avant l'arrivée des Romains, une grande partie de la population de Jéricho s'était réfugiée dans le pàté de montagnes qui sépare cette ville de Jérusalem. Ceux qui étaient restés, et ils étaient en assez grand nombre, furent passés au fil de l'épée. La ville devint donc déserte.

C'est ainsi que Vespasien serrait Jérusalem de tous les côtés. Des forts furent construits à Jéricho et à Adida<sup>1</sup>, et ils reçurent une garnison mixte de Romains et d'auxiliaires. Lucius Annius fut envoyé de là contre Gerasa (Djerach) avec une partie de la cavalerie et un gros détachement d'infanterie. La ville fut prise du premier coup, et un millier de jeunes hommes qui n'avaient pas cru devoir fuir, y furent passés au fil de l'épée. Les familles des habitants furent emmenés en captivité, et la ville, d'abord livrée au pillage, fut brûlée ensuite. Puis les villages voisins furent traités de même. Une fois tout le pays de montagnes et toute la plaine ravagés, les habitants

1. J'ignore absolument ce que peut être la localité désignée par les mots ἐν Ἀδιδαίς.



















































































militairement parlant. En effet, Simon était dominé par les troupes de Jean de Giscala, comme celui-ci était dominé par les troupes d'Eléazar. Pris ainsi entre deux feux, Jean recevait d'un côté tout le mal qu'il rendait de l'autre. S'il lui était facile de repousser les assauts de l'extérieur, à cause de sa position dominante, il ne pouvait, qu'à l'aide de machines, répondre aux traits qui lui étaient incessamment lancés du haut du temple. Il était en effet bien muni de scorpions, de catapultes et de balistes, à l'aide desquels il écartait les combattants, en tuant au hasard bon nombre de ceux que leur devoir forçait d'accomplir les cérémonies sacrées. Chose étrange, en effet, et qui à mon sens prouve bien que les prétendus brigands d'Eléazar n'étaient en réalité que des patriotes fanatisés, c'est que tous ceux qui se présentaient pour offrir des victimes sur l'autel des holocaustes étaient admis dans l'intérieur du péribole sacré.

Il est vrai que les gens de la ville qui venaient sous ce prétexte étaient scrupuleusement fouillés avant d'être introduits, tandis que les étrangers obtenaient bien plus facilement l'accès du temple. Les sacrifices n'étaient donc pas interrompus, et il arrivait fréquemment que les hommes pieux accourus de bien loin pour offrir des victimes à Jéhovah tombaient avant elles, écrasés par les projectiles que lançaient les machines de Jean de Giscala. De la sorte, sacrificateurs et dévots périsaient parfois ensemble jusque sur les marches de l'autel. Les cadavres des indigènes et des étrangers, des prêtres et des profanes, étaient entassés pêle-mêle, et leur sang confondu formait de véritables mares sur le pavé sacré du temple.

Les partisans d'Eléazar, maîtres des prémices sacrées emmagasinées dans le temple, se gorgeaient de vin, et ne laissaient de trêve à Jean de Giscala, que lorsque l'ivresse ou













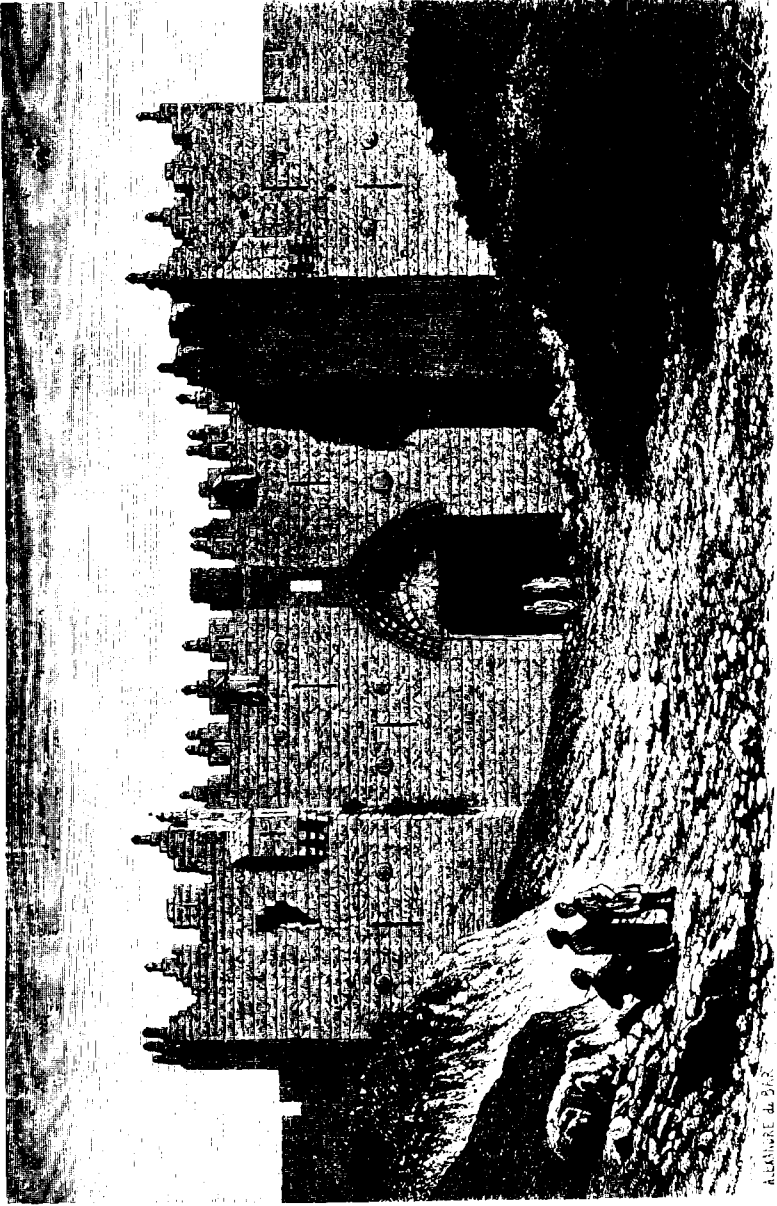












TOURS ET PORTE DES FEMMES.

Bab-el-Amoud.

















sans direction, et dans laquelle Romains et Juifs perdirent un grand nombre de combattants, les premiers furent rejetés hors de leurs retranchements ébauchés.

La dixième légion, qui n'avait pas su se garder, semblait ainsi vouée par son incurie à une perte certaine, lorsque Titus prévenu en hâte de ce qui se passait, accourut au secours de la troupe si fatalement compromise. Reprocher en termes sanglants leur lâcheté aux légionnaires, et arrêter leur fuite éperdue, ce fut l'affaire d'un instant. Il fit mieux encore, et prêchant d'exemple, il chargea les Juifs à la tête des hommes d'élite qu'il avait amenés avec lui, en tua bon nombre, en blessa un plus grand nombre encore, et rejeta tout le reste au fond de la vallée. Dans leur fuite désordonnée à travers la pente si roide qu'ils avaient à descendre, ils perdirent beaucoup des leurs, mais aussitôt qu'ils eurent franchi le lit du Cédron et mis le pied sur la pente opposée, ils firent volte-face et le combat recommença d'une berge à l'autre du torrent. On se battit ainsi jusqu'au milieu de la journée; mais peu après midi, Titus, après avoir distribué à la troupe de secours qu'il avait amenée avec lui, et à quelques détachements empruntés aux centuries de la dixième légion, des postes convenables pour repousser toute nouvelle attaque, Titus renvoya tout le reste de la légion vers le sommet de la montagne, avec ordre de reprendre le travail de campement, interrompu par la sortie des Juifs<sup>1</sup>.

On pouvait croire que tout était fini pour ce jour-là; il n'en fut rien. Le mouvement rétrograde des Romains fut considéré comme une fuite par les Juifs, et un explorateur qu'ils avaient eu le soin de poster sur le haut des murailles, pour épier les mouvements de l'ennemi (ils savaient placer

1. *Bell. Jud.*, V, II, 3.

























comme par exemple au point où je le place aujourd'hui (à 200 mètres du Bab-el-Aamoud), il est parfaitement admissible que les Juifs aient pu poursuivre à coups de javelots jusque-là les soldats romains mis en fuite. Que si l'on s'obstine à placer le tombeau d'Hélène aux Qbour-el-Molouk, c'est-à-dire à bien près de 800 mètres des tours des Femmes, on aura grand peine, je pense, à concilier cette identification avec le renseignement militaire que Josèphe vient de nous fournir, et qui n'a pas encore été utilisé, que je sache, pour arriver à la solution de cette question topographique. En effet, mettons un instant le tombeau d'Hélène aux Qbour-el-Molouk; les Juifs ont poursuivi jusque-là les Romains, soit; mais alors où donc étaient les postes chargés de repousser les sorties? En arrière évidemment du point jusqu'où les Juifs ont pu s'aventurer, avant d'avoir rien à craindre de ces postes. En ce cas, ceux-ci étaient sur le Scopus, c'est-à-dire au camp. On me permettra, j'espère, de déclarer que ce fait seul démontre que l'identification du tombeau d'Hélène avec les Qbour-el-Molouk implique une impossibilité absolue. Je me dispense d'insister d'ailleurs sur le fait tout aussi probant qu'il fallait que les travailleurs romains fussent assez près des murailles, pour entendre les propositions mensongères que leur faisaient les Juifs, lorsqu'ils leur tendaient ce piège grossier. Placez-les aux Qbour-el-Molouk, il aurait fallu qu'ils eussent l'oreille bien fine.

Après le succès de ce stratagème, les Juifs accablèrent les Romains de sarcasmes et leur reprochèrent leur ineptie. Ils dansaient en frappant sur leurs boucliers et faisaient retentir le ciel de leurs cris de joie<sup>4</sup>.

Parmi les légions, la disposition des esprits était tout

4. *Bell. Jud.*, V, III, 3.





















« une troisième, plus basse qu'Acra, et séparée de celle-ci  
 « par une large vallée. Dans la suite des temps, lorsque les  
 « Asmonéens étaient à la tête de la nation, ces princes com-  
 « blèrent la vallée en question, afin de réunir la ville au temple ;  
 « puis rasant le sommet d'Acra, ils en abaissèrent l'altitude,  
 « afin qu'Acra elle-même fût dominée par le temple. Nous  
 « avons dit qu'une vallée séparait la ville haute de la ville  
 « basse, c'est le Tyropœon (vallée des Fromagers), qui se  
 « prolonge jusqu'à Siloam ; nous nommons ainsi une source  
 « d'eau abondante. A l'extérieur le pâtre formé par ces deux  
 « collines était entouré de vallées profondes, et du côté où  
 « s'étendaient ces vallées, l'accès de plain-pied vers la ville  
 « était impossible<sup>1</sup>. »

La carte annexée à ce travail démontre l'exactitude topographique de cette première partie de la description de Jérusalem, rédigée par Josèphe. Nous devons cependant faire ici une réserve essentielle. Le mot « entouraient » (περιείχοντο) dont cet écrivain se sert en parlant des vallées qui couvraient la place, n'est pas suffisamment exact, car cette défense naturelle n'existe que sur les faces est, sud, et ouest en partie seulement. Au reste, Josèphe savait parfaitement qu'il se servait là d'une expression impropre, puisqu'il commence par déclarer que Jérusalem avait une triple enceinte, partout où elle n'était pas défendue par une profonde vallée. Par conséquent dire qu'en certains points elle était munie de cette triple enceinte, c'est dire très-nettement qu'elle n'était pas entourée de ces vallées protectrices. L'étude du plan nivelé de Jérusalem, je le répète une fois pour toutes, fournit au lecteur le meilleur commentaire du récit de Josèphe. Poursuivons donc :

1. *Bell. Jud.*, V, IV, 4.































teur de la Syrie, nous trouvons un accord tel que nous devons nous tenir pour satisfaits. Nous admettons donc que cet ingénieur, par une raison qu'il ne nous est pas possible de deviner, a donné le circuit de Jérusalem en mesures hébraïques, c'est-à-dire en mesures du pays, et qu'il y a, pour ainsi dire, identité entre le chiffre actuel et celui qu'il a recueilli. Nous nous bornerons à ce qui précède sur le compte des trois murailles de Jérusalem, puisque de tous les chiffres que les écrivains de l'antiquité nous ont transmis, il n'y en a qu'un qui soit vraisemblable et digne par conséquent de notre confiance. Tout ce que je viens d'établir à propos des chiffres fournis par Josèphe, nous prouve que nous ne devons jamais utiliser ces chiffres qu'avec une défiance absolue.

Je demande pardon au lecteur de cette longue digression toute technique, et je reviens à la description de l'enceinte de Jérusalem.

« Si la troisième muraille était admirable, il y avait une chose bien plus admirable encore ; c'était la tour Psephina, bâtie à l'angle formé par les branches septentrionale et occidentale de l'enceinte, et devant laquelle Titus était venu asseoir son camp. Comme elle avait 70 coudées de hauteur, on pouvait du sommet apercevoir l'Arabie au lever du soleil, et embrasser de l'œil les limites extrêmes de la terre judaïque, jusqu'à la mer. La tour Psephina était octogonale. En regard de Psephina, la tour Hippicus et deux autres tours avaient été bâties par Hérode sur le mur antique ; toutes les trois surpassaient en grandeur, en beauté et en force toutes les tours de l'univers<sup>1</sup>. »

Tout le monde sait qu'Hérode avait consacré ces trois tours à la mémoire de Mariamme sa femme qu'il avait fait assassiner

1. *Bell. Jud.*, V, iv, 3.













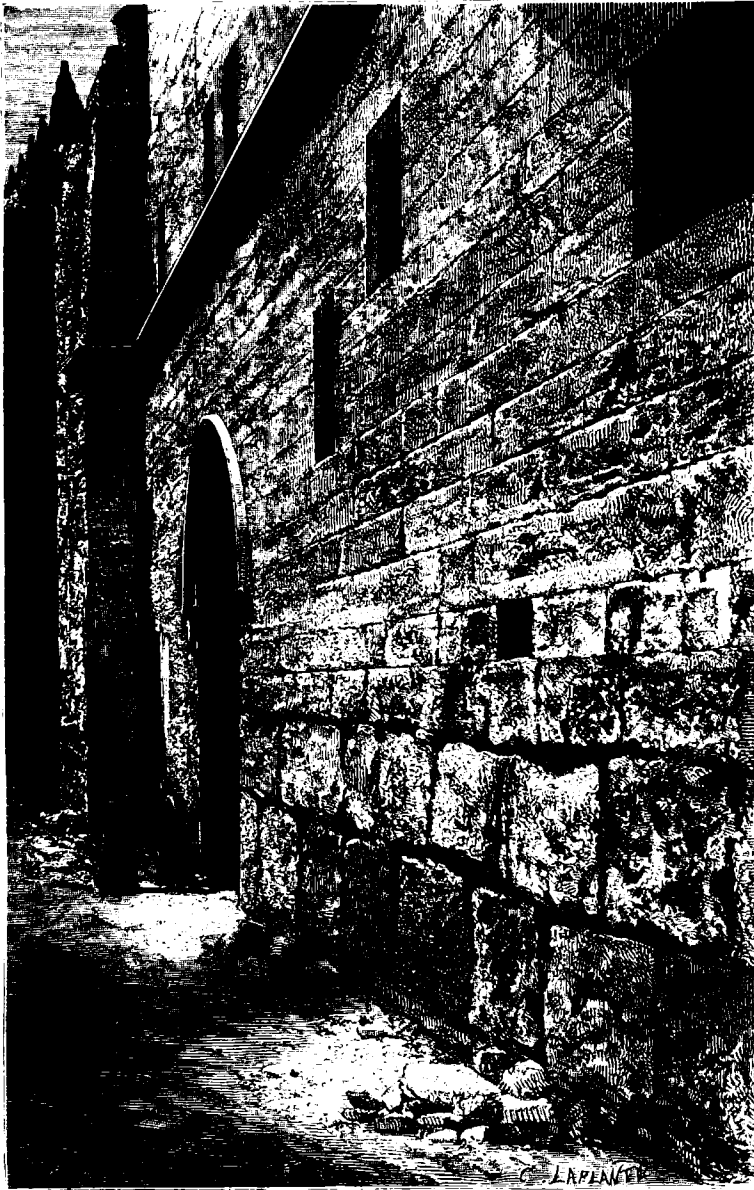












PALAIS D'HÉLÈNE, REINE D'ADIABÈNE.  
Hôpital de Sainte-Hélène.











« donnant accès dans le parvis des femmes (εις τὴν γυναικω-  
 « νῆτρον.) Il était interdit aux femmes de passer par toutes les  
 « autres portes, et elles ne pouvaient franchir l'enclos qui  
 « leur était attribué. Ce parvis était destiné non-seulement  
 « aux femmes qui habitaient la Judée, mais encore à toutes  
 « celles appartenant à la nation et qui se présentaient pour  
 « accomplir les cérémonies de leur religion. A l'occident, il  
 « n'y avait aucune porte, et le mur était continu. Des por-  
 « tiques appuyés contre la face intérieure de la muraille, et  
 « entre les portes, tournaient à l'intérieur, en face des garde-  
 « meubles, fortement soutenus par de belles et grandes  
 « colonnes. Ces portiques étaient simples, et, si ce n'est pour  
 « la grandeur, ils ne cédaient en rien aux portiques d'en  
 « bas<sup>1</sup>. »

Jusque-là, tout est intelligible, et la description de Josèphe peut facilement se traduire sur le papier. Poursuivons donc :

« Neuf des portes étaient revêtues d'or et d'argent, aussi  
 « bien que leurs montants et leurs linteaux. Celle qui était à  
 « l'entrée du naos était ornée d'airain de Corinthe, et sur-  
 « passait en beauté celles qui étaient revêtues d'or et d'argent.  
 « Chaque portail ou pylône avait deux baies, ayant chacune  
 « 30 coudées de hauteur et 15 de largeur (15<sup>m</sup>, 75 et 7<sup>m</sup>, 875).  
 « Au delà du seuil, ce pylône s'élargissait pour former de  
 « part et d'autre des salles longues et larges de 30 coudées  
 « (15<sup>m</sup>, 75), construites en forme de tours et hautes de plus  
 « de 40 coudées (21 mètres). Elles étaient soutenues par des  
 « colonnes de 12 coudées de circonférence (plus de 2 mètres  
 « de diamètre). Tous ces pylônes étaient de dimensions égales;  
 « mais celui qui couronnait la porte en airain de Corinthe.

1. *Bell. Jud.*, V, v, 2.











































rent à en tirer un grand avantage contre les assiégeants. Ils ne cessaient d'ailleurs de faire pleuvoir les pierres et les flèches sur les travailleurs employés aux *aggeres*, et parfois

la muraille et s'y fut arrêté, à l'admiration de tous pour un trait semblable de vaillance, il ne put supporter plus longtemps la douleur de ses blessures et roula avec la tête de bélier, dont il ne se dessaisit pas (parag. 20).

Ce dernier passage ne peut s'expliquer qu'à la condition que la muraille en question (τὸ τεῖχος) n'ait été qu'une espèce de vallum en pierres amoncelées. Si c'eût été un vrai mur, comment cet homme eût-il pu y remonter? On le voit donc, le mot τεῖχος ne signifie pas toujours une muraille maçonnée en pierres de taille.

Enfin, nous trouvons un dernier passage très-curieux et relatif à la portée des machines romaines de trait. Malheureusement ce passage est empreint d'une exagération qu'il n'est guère possible de méconnaître; le voici :

Il était difficile de se garantir des projectiles lancés de loin par des machines qu'on ne voyait pas (certainement parce qu'elles étaient masquées, et non à cause de la distance). La violence des scorpions (ἐξουεῖλών) et des catapultes (καταπέλτων) abattait beaucoup de monde, et les grosses pierres lancées par les machines entamaient en sifflant les créneaux et écornaient les angles des tours (celles-ci étaient donc des tours carrées). Il n'y avait pas de peloton d'hommes rassemblés, en ordre assez profond pour que ces pierres énormes ne pénétrassent pas jusqu'au dernier rang, et ne le jetassent pas à terre. Un fait arrivé pendant cette nuit montra la puissance de ces machines de jet. L'un des combattants qui accompagnaient Joseph eut la tête emportée par une pierre, et son crâne fut envoyé jusqu'au troisième stade, comme s'il eût été lancé par une fronde\*. Pendant le jour, une femme enceinte, qui s'était un peu avancée en dehors de sa demeure, reçut dans le ventre un de ces projectiles qui emporta son enfant jusqu'à un demi-stade de distance (70 mètres) (parag. 23).

Parmi les défenseurs, ceux qui avaient le corps muni de cuirasses en firent un rempart à la place du mur qui s'était écroulé, avant que les machines servent à monter ne fussent jetées par les Romains (parag. 23) (περὶν ἑλθεῖναι τὰς ἐπιεατηρίου μηχανάς).

Il s'agit évidemment ici de tabliers de ponts mobiles, et que l'on jetait en plan incliné sur la brèche afin d'en faciliter l'ascension.

Tous les renseignements que je viens de reproduire sont d'un très-haut intérêt pour l'histoire de l'art militaire, je ne puis donc pas regretter la longue digression à laquelle ils m'ont forcément entraîné.

\* Ne parlons pas du stade olympique de 185 mètres, et évaluons en stades judaïques de 140 mètres la distance indiquée, nous trouvons au moins 280 mètres. Or, cela me paraît ridicule et inadmissible.

se ruant sur les pelotons de garde, ils en venaient aux mains avec eux <sup>1</sup>.

Les travailleurs romains étaient abrités contre les traits ennemis par des claies de branchages étendues au-dessus des terrassements, et les machines les protégeaient contre les sorties. Toutes les légions étaient munies de machines des plus remarquables, mais la dixième surtout avait à son service des scorpions puissants et d'énormes balistes à l'aide desquels elle faisait le plus grand mal, non-seulement aux sorties, mais même à ceux qui combattaient du haut des murailles. Les pierres lancées par ces machines pesaient 1 talent (plus de 60 kilogrammes), et elles avaient une portée efficace de plus de deux stades (370 mètres). Ces projectiles écrasaient non-seulement ceux qu'ils frappaient de plein fouet, mais encore ceux qu'ils atteignaient au loin, en ricochant. Dans les premiers moments les Juifs parvinrent à s'en garer, grâce à ce que les pierres employées étaient blanches, et que leur vue aussi bien que leur sifflement annonçait leur arrivée. Ils firent très-adroitement leur profit de cette remarque, et distribuèrent au sommet des tours des vigies chargées d'observer le jeu des machines; toutes les fois qu'un projectile était lancé, ils devaient crier en langue du pays : « Un trait vient <sup>2</sup> ! » Alors ceux qui étaient menacés s'écartaient et se jetaient à terre; c'était un coup perdu. Les Romains, pour obvier à cet inconvénient, imaginèrent de noircir leurs projectiles. On ne put plus les signaler aussi facilement, et à partir de ce moment, chacun d'eux servit à tuer plusieurs hommes.

1. *Bell. Jud.*, VI, vi, 3.

2. Au siège de Sébastopol, des vigies signalaient de la même manière la venue des bombes, et bien des existences furent sauvées, grâce à cette précaution.





















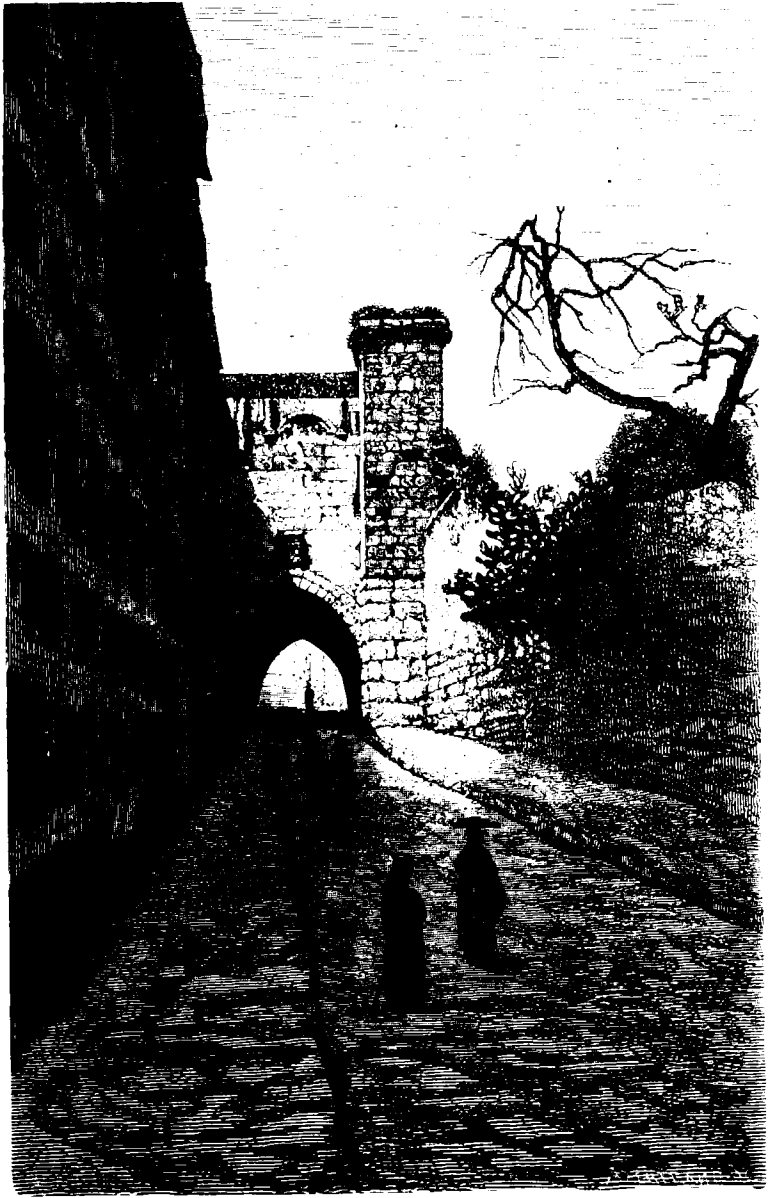


journal du siège, entre le 14 de Xanthicus et le 7 d'Artemisius.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES JULIENNES.		ÉVÈNEMENTS DU JOUR.
—		—		
Xanthicus....	14.	Mars.....	7.	Jean de Giscala s'empare du temple. — Titus vient camper devant Psephina.
—	15.	—	8.	Titus fait avec soin la reconnaissance de la place, pour fixer son point d'attaque. — Les abords de la ville sont dévastés; tous les arbres sont coupés et les bois préparés pour la construction des <i>aggeres</i> et des tours d'approche.
—	16.	—	9.	
—	17.	—	10.	
—	18.	—	11.	
—	19.	—	12.	
—	20.	—	13.	
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	Premier jour du siège; la construction des <i>aggeres</i> est commencée.
—	23.	—	16.	
—	24.	—	17.	<sup>1</sup> Une fois les <i>aggeres</i> terminés, les béliers sont mis en batterie et entament la muraille. <sup>2</sup> Sorties furieuses des Juifs (chute d'une tour, la nuit suivante). <sup>3</sup> Les tours d'approche sont appliquées à la muraille.  1, 2, 3. Les dates précises de ces incidents ne peuvent être déterminées.
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	
—	28.	—	21.	
—	29.	—	22.	
—	30.	—	23.	
—	31.	—	24.	Quinzième jour du siège; prise de la première enceinte.
D'Artemisius.	1.	—	25.	
—	2.	—	26.	
—	3.	—	27.	
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	
—	6.	—	30.	
—	7.	—	31.	

Maintenant poursuivons notre récit.

Une fois maître de la ville neuve, Titus ne perdit pas de temps pour transporter son camp au dedans de l'enceinte qu'il venait d'enlever, et il l'établit au lieu que l'on appelait le camp des Assyriens (κατὰ τὴν Ἀσσυρίων παρεμβολῆν καλουμένην), en occupant tout l'espace intérieur jusqu'à la vallée du Cédron.



LE MONUMENT D'ALEXANDRE.

Voie Douleoureuse.







avaient habituellement l'avantage. Les Romains déployaient d'autant plus d'ardeur qu'ils se sentaient les plus forts et les plus habiles, et qu'ils comptaient sur une prompte victoire. Chez les Juifs c'était tout à la fois l'audace, la crainte, la patience, mais surtout l'espoir du salut qui animaient les combattants. Ni d'un côté ni de l'autre on ne prenait de relâche ; c'étaient chaque jour des sorties, des assauts sans cesse renouvelés ; il n'y avait pas de genre de combat qui ne fût tenté. A peine ceux qui étaient aux prises depuis le point du jour avaient-ils la faculté de prendre quelque repos pendant la nuit, et encore la nuit était-elle plus pénible que le jour, pour les deux partis en présence, parce que les Juifs craignaient sans cesse qu'on ne s'emparât de leurs murailles, et les Romains, qu'on n'envahît leurs retranchements. On attendait donc sous les armes le retour du jour, et l'aube retrouvait tout le monde prêt au combat. Parmi les Juifs régnait une noble émulation ; chacun voulait courir le premier au danger, chacun voulait mériter les éloges des chefs ; l'amour et la crainte de Simon tenaient à la fois tous les cœurs ; et ceux auxquels il commandait avaient une telle déférence pour lui, que tous ils se fussent donné la mort, s'il le leur eût ordonné.

Quant aux Romains, l'habitude de la victoire, l'expérience des armes, la discipline et l'illustration du commandement auquel ils étaient soumis, les poussaient à se montrer braves. Mais ce qui surtout doublait leurs forces, c'était la présence de Titus qui était partout, toujours, et près de tous. Chacun eût regardé comme un opprobre de faire preuve de faiblesse pendant que le jeune César était présent à l'action et y prenait part en personne, se faisant ainsi le témoin des belles actions qu'il devait récompenser. Du reste, la plus belle récompense à laquelle aspiraient les hommes de cœur, était d'être connus de lui. Aussi beaucoup des soldats déployaient-ils le plus grand entrain. Un







Suivant toute apparence, la tour attaquée par Titus devait se trouver à peu près au point où la Voie Douleuse, près avoir couru parallèlement à la face nord du Haram-ech-Chérif, et fait brusquement un coude en descendant vers le sud-est, pour reprendre la direction de l'est à l'ouest, un peu au nord de l'hôpital militaire, se dirige en montant assez rapidement vers le consulat de France, et la porte Judiciaire qui en est très-voisine. C'est donc un peu au nord de cet hôpital qu'a dû très-vraisemblablement se jouer la sanglante comédie de Castor, et s'ouvrir le passage qui donna accès aux Romains dans l'intérieur de la seconde enceinte.

Cette portion de la seconde enceinte fut forcée en effet le cinquième jour après la prise du premier mur<sup>1</sup>. Voilà donc une nouvelle date à rattacher à celles que nous avons déjà fixées.

DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		ÉVÉNEMENTS DU JOUR.
Artemisius....	7.	Mars.....	31.	Prise de la première enceinte.
—	8.	Avril.....	1.	Le siège du second mur commence.
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	Ruse de Castor.
—	12.	—	5.	La seconde muraille est forcée.

Aussitôt la brèche ouverte et les Juifs chassés de ses abords, Titus se précipita dans la seconde enceinte à la tête de mille légionnaires et des hommes d'élite qui lui servaient d'escorte. Le point où les Romains pénétrèrent était celui où s'était établi, pour le service de la ville neuve, un bazar où se vendaient la laine, la chaudronnerie et les vêtements; là des ruelles tortueuses s'étendaient vers la muraille.

Si Titus eût fait abattre immédiatement la majeure partie

1. *Bell. Jud.*, V, VIII, 1.





























































croyaient déjà tenir la victoire, l'événement qu'ils avaient le moins prévu venait leur enlever leurs espérances. Il leur semblait inutile de travailler à éteindre l'incendie, puisque leurs *aggeres*, si péniblement élevés, n'en seraient pas moins détruits <sup>1</sup>.

Très-probablement, les assiégés ne perdirent pas de temps pour faire jouer leur mine, et ce fut le jour même où les machines de siège furent mises en batterie, c'est-à-dire le 29 d'Artemisius (22 avril), que les ouvrages établis avec tant de peine furent anéantis.

Deux jours après, Simon à son tour attaqua les autres *aggeres*. Déjà de ce côté les hélépoles avaient commencé à battre les murailles <sup>2</sup>.

Fixons ces dates.

DATES MACÉDONIENNES.	DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.	ÉVÈNEMENTS DU JOUR.
—	—	—
Artemisius... 20.	Avril..... 22.	} Les <i>aggeres</i> devant Antonia sont ruinés par la mine.
— 30.	— 23.	
— 31.	— 24.	} Simon attaque les <i>aggeres</i> élevés contre la ville haute.

A la tête de la sortie lancée par Simon, étaient un certain Tephtæus, natif de Garsis, ville de Galilée, Megassarus, l'un des serviteurs royaux de Mariamme<sup>3</sup> et un Adiabénien, fils de Nabataëus, nommé d'aventure Chagiras (ce nom signifie boiteux)<sup>4</sup>. Ils s'élançèrent sur les machines, la torche à la main. Jamais, durant toute cette guerre, la ville n'envoya contre ses adversaires trois hommes plus audacieux et plus terribles. On eût dit à les voir qu'ils allaient vers des amis;

1. *Bell. Jud.*, V, XI, 4.

2. *Ibid.*, V, XI, 5.

3. Il s'agit probablement ici de la Mariamme, femme répudiée de l'Ethnarque Archélaüs.

4. Joseph oublie de nous dire en quelle langue.













































aux Juifs déserteurs dut faire rebrousser chemin à beaucoup d'entre eux<sup>1</sup>. Triste, bien triste extrémité que celle où l'hésitation ne peut plus porter que sur le choix du supplice !

Dès que les rapines exercées sur la population de Jérusalem commencèrent à faire défaut, Jean n'hésita pas à recourir au sacrilège. Il fit fondre beaucoup des offrandes déposées dans le naos, puis la plupart des vases consacrés et nécessaires au culte, les bassins, les plats et les tables. Il n'épargna même pas les acratophores (cruches à vin) qu'Auguste et sa femme avaient envoyés au temple. Ainsi, tandis que les empereurs Romains avaient l'habitude d'honorer et d'enrichir le sanctuaire, on vit un Juif anéantir les dons pieux des étrangers, en disant à ses compagnons qu'on pouvait, sans scrupule, user de tout ce qui appartenait à Dieu, quand on combattait pour lui, et que le temple devait nourrir ses défenseurs. Le vin et l'huile consacrés aux libations à faire sur les holocaustes et confiés à la garde des prêtres, furent tirés des magasins (ceux-ci étaient dans le hiéron intérieur, ἐν τῷ ἐνδοτέρῳ ἱερῷ), et distribués aux soldats, qui n'eurent pas horreur de consommer plus d'un *hin* de ces provisions sacrées, qui devinrent leur boisson ou leur servirent à oindre leurs membres<sup>2</sup>. « Je n'hésite pas à déclarer ce que la douleur m'inspire, ajoute Josèphe, et je crois fermement que si les Romains n'avaient pas persévéré dans le châtement de ces scélérats, la ville eût été engloutie par un tremblement de terre, ou noyée par un nouveau déluge, ou détruite par les foudres qui ravagèrent la terre sodomitique ; car elle contenait une race bien plus criminelle que celle qui fut anéantie dans cette catastrophe. Aussi la population

1. *Bell. Jud.*, V, XIII, 5.

2. Le hin était une mesure de capacité judaïque, équivalente à 3 litres, 045-













Cette fois, Josèphe se laisse entraîner, malgré lui peut-être, à rendre justice à la bravoure des assiégés, et cela lui fait pardonner un peu les injures dont il les accable toutes les fois que l'occasion s'en présente. Ce n'est certes pas par amour pour ses compatriotes qu'il a écrit ces lignes loyales; il faut donc que la vérité ait été bien éclatante, pour qu'elle se soit fait jour à travers les invectives habituelles de notre historien.

Jean et ses compagnons, enfermés dans Antonia, prenaient leurs précautions pour le cas où la muraille serait renversée, et, avant même que les béliers n'y fussent appliqués, ils tentaient une attaque contre les ouvrages des Romains. Ce suprême effort resta sans succès. Les Juifs s'étaient jetés en avant, la torche à la main, et il leur fallut rétrograder, avant même d'avoir atteint les *aggeres*. Leur mouvement avait été d'abord incertain et hésitant; ils avaient bien cherché à pénétrer dans les intervalles des ouvrages, mais sans entrain. Évidemment la crainte les dominait; en un mot, ils n'agissaient plus à la manière des Juifs. L'audace et l'élan qui sont propres à la nation leur faisaient défaut à la fois. Il n'y avait pas d'ensemble dans leur course; ils ne savaient plus revenir à la charge. S'avancant cette fois avec plus de mollesse que de coutume, ils trouvèrent les Romains beaucoup mieux sur leurs gardes; ceux-ci firent si bien un rempart de leurs corps et de leurs armes aux *aggeres* qu'ils défendaient, que tout passage fut fermé aux flammes des torches. Chaque soldat était décidé à mourir plutôt que de reculer d'une semelle. Pour

Rabbi Nathan, c. vi) : « Les habitants de Jérusalem mangeaient de la paille... Vespasien regarda leurs excréments, et voyant qu'ils ne provenaient pas de pain, il dit à ses soldats : « Ces gens mangent de la paille, et sont cependant « capables de vous battre. Quels ravages ne feraient-ils pas, s'ils mangeaient « comme vous mangez et s'ils buvaient comme vous buvez! »





































« semer la mort. Est-ce que la ville et le hiéron ne sont pas  
 « encombrés de vos cadavres ? Oui, c'est Dieu, Dieu lui-même,  
 « qui, avec les Romains, y porte le feu purificateur, et qui  
 « renverse la cité qu'ont remplie tant de crimes<sup>1</sup>. »

Je l'ai déjà dit, je ne fais pas grand cas de ces harangues de fantaisie que je regarde assez volontiers comme de pures amplifications de rhétorique sur un sujet donné. Aujourd'hui ces morceaux de littérature sont heureusement passés de mode. Quoi qu'il en soit, Josèphe, qui nous octroie si généreusement les échantillons de son style oratoire, nous affirme qu'en prononçant les paroles qu'il vient de rapporter, ses yeux et ses joues étaient baignés de larmes, et que sa voix fut étranglée par les sanglots. Les Romains, qui l'entendirent, eurent grande pitié de ses souffrances, et non moins grande admiration de sa conduite. Quant à Jean et à ses compagnons, toutes ces belles phrases ne faisaient que les irriter, et ils désiraient ardemment s'emparer de la personne de Josèphe. Au demeurant, le discours de celui-ci avait ébranlé bon nombre de personnages nobles encore enfermés dans la place; mais comme ils avaient une terreur profonde de la surveillance des séditieux, la plupart se résignèrent à rester avec eux, bien qu'ils eussent la certitude qu'ils périraient avec la ville.

Quelques-uns, cependant, saisirent la première occasion de fuir sans trop de danger, et se réfugièrent auprès des Romains. Parmi ceux-là se trouvaient Josèphe et Jésus<sup>2</sup> qui avaient été grands prêtres, puis parmi les enfants de grands

1. *Bell. Jud.*, VI, II, 4.

2. Ce Jésus est cité dans Josèphe (*Ant. Jud.*, XX, IX, 4 et IX, 7) sous le nom de Jésus fils de Gamaliel, et (*Bell. Jud.*, IV, III, 9, et *Vita Josephi*, 38) sous celui de Jésus de Gamala. C'est certainement cette dernière forme qui est la vraie, car nous trouvons ce personnage mentionné dans le talmud (*Ghittin*, 53, a..) sous le nom de « Iosua ben Gammala, le grandprêtre. »





























































de sauver à tout prix le sanctuaire des Juifs. Si nous lisons la chronique de Sulpice Sévère, nous sommes tout étonnés d'y trouver à propos du même fait une appréciation diamétralement opposée. La voici textuellement :

Fertur Titus adhibito consilio prius deliberasse an templum tanti operis everteret. Etenim nonnullis videbatur ædem sacratam ultra omnia mortalia illustrem non debere deleri, quæ servata modestiæ Romanæ testimonium, diruta perennem crudelitatis notam præberet. At contrà alii et Titus ipse evertendum templum imprimis censebant, quo pleniùs Judæorum et Christianorum religio tolleretur. Quippè has religiones, licet contrarias sibi, iisdem tamen auctoribus profectas ; Christianos ex Judæis extitisse. Radice sublatâ stirpem faciliè perituram. Ità Dei nutu accensis omnium animis templum dirutum, abhinc annos trecentos triginta et unum<sup>1</sup>.

Cet important passage a été examiné avec un talent hors ligne par M. Jacob Bernays (*Ueber die Chronik des Sulpicius Severus*. Berlin, 1861, p. 55 et suiv.) qui y retrouve, comme en quelques autres passages empruntés à la même chronique, le cachet évident des récits de Tacite. Admettons un instant que cette appréciation soit juste, et véritablement je crois qu'elle l'est, qu'en résulte-t-il ? Que, suivant Josèphe, Titus a voulu sauver le temple ; que suivant Tacite, ou tout au moins suivant Sulpice Sévère, Titus a voulu le détruire. L'une de ces deux assertions en opposition absolue est mensongère, mais laquelle est-ce ? C'est ce que nous allons examiner avec impartialité.

Josèphe était devenu l'ami des Flaviens lorsqu'il écrivit son histoire de la guerre judaïque ; mais, ne l'oublions pas, il l'écrivit à Rome, au milieu de toute l'armée qui avait pris

1. Sévère, *Chron.*, II, xxx, 6.

part au siège de Jérusalem. Il devait donc provoquer à coup sûr des avalanches de démentis, s'il altérait sciemment la vérité connue de tant de témoins oculaires, de tant d'acteurs, veux-je dire, de ce drame terrible qui s'appelle la destruction de Jérusalem. Ou Josèphe n'a écrit qu'un pur roman d'imagination, conçu pour la plus grande gloire de Vespasien et de Titus, ses bienfaiteurs ; ou de tout l'ensemble de ce récit il résulte de la manière la plus claire, que, jusqu'au dernier jour du siège, Titus n'a cessé d'espérer que les Juifs viendraient à résipiscence, et de faire tous ses efforts pour obtenir d'eux qu'ils renonçassent à cette guerre d'extermination. Je le demande aux plus prévenus, quelle chance eût-il eu de faire agréer par les Juifs les offres de capitulation qu'il leur fit encore après l'incendie du temple, si cette destruction, au lieu d'être fortuite, eût été à l'avance décidée en principe dans son esprit. Non ! Titus n'était pas l'ennemi implacable des Juifs ; car s'il en eût été ainsi, certes il n'eût pas accompli à leur égard, et à la demande de l'un des leurs dont il faisait son ami, les actes multipliés de clémence que Josèphe a enregistrés. Donc, *à priori*, il faut en convenir, la condamnation du temple par Titus n'est pas vraisemblable.

Passons maintenant à Tacite. Si jamais écrivain a hautement exprimé son mépris et sa haine pour une race, c'est Tacite dont tout le monde a lu l'appréciation passionnée qu'il fait de la nation juive. Quand il parle d'elle, c'est dans le fiel qu'il trempe sa plume, et l'on comprend, aux imputations ridicules qu'il entasse les unes sur les autres, qu'il ne se donne même pas la peine d'inventer une accusation qui ait le sens commun. L'empire avait passé à Trajan après le règne de Domitien, l'ardent persécuteur du christianisme. Le moment était donc assez bien choisi pour envelopper dans une réprobation commune Juifs et chrétiens. C'est ce que Tacite a fait.

















































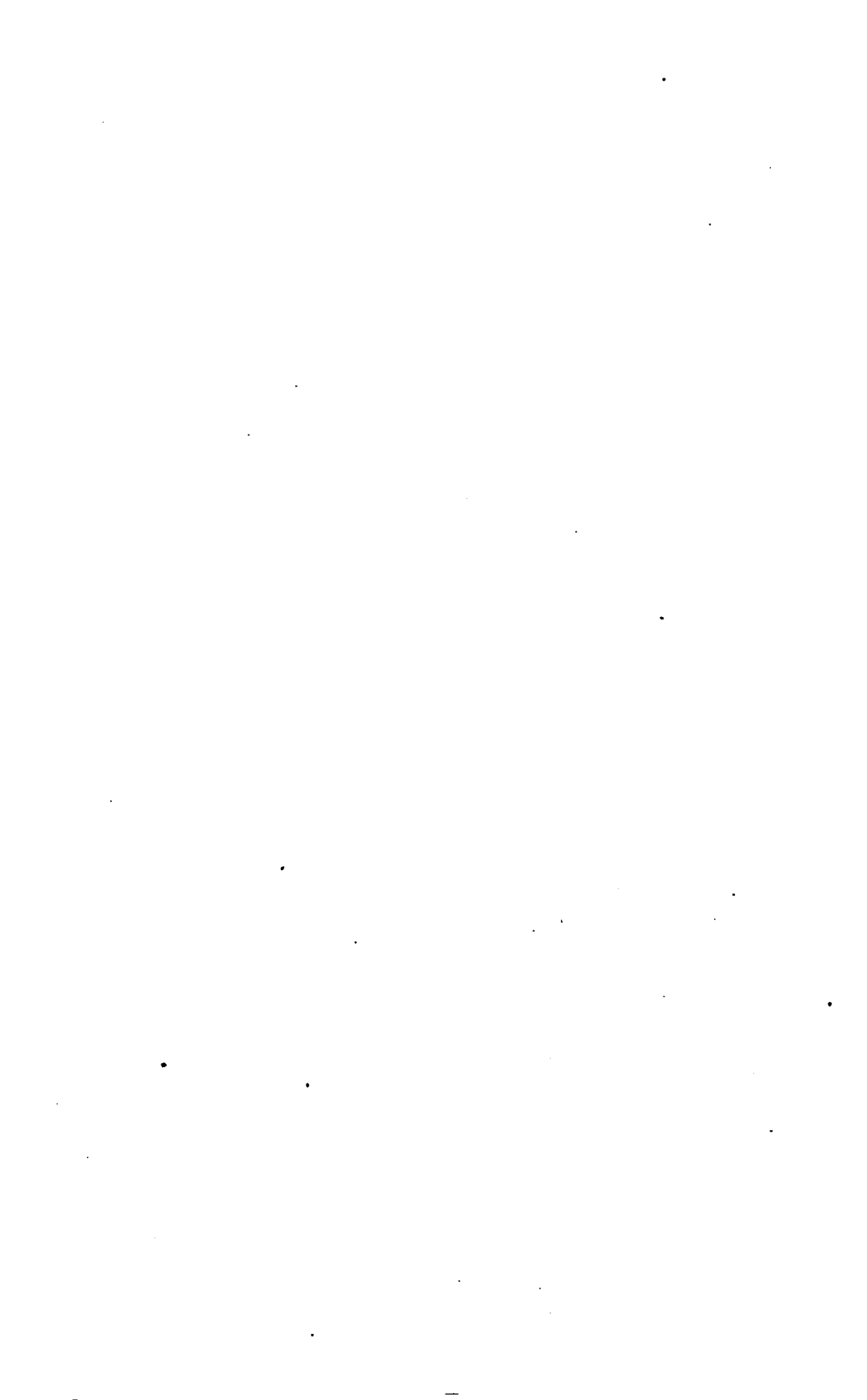






































































Il en a été de la destruction ordonnée par Titus, comme de celle ordonnée par Nabuchodonosor, et il serait insensé de prendre à la lettre les assertions ampoulées qui ont trait d'ordinaire à un événement de ce genre. Non, Titus n'a pas fait disparaître jusqu'aux moindres traces de la malheureuse ville, et la meilleure preuve de cela, c'est que ces traces abondent.

Quant à laisser debout les trois tours Phasaël, Hippicus et Mariamme, pour prouver à la postérité et la force de la ville prise d'assaut, et la vaillance romaine, c'était, on en conviendra, un moyen assez mal choisi. En effet, ces trois tours étaient construites d'une façon exceptionnelle, et Titus a déclaré lui-même que jamais il n'eût réussi à s'en emparer, sans une intervention de la Providence. Ce sont donc les trois tours qu'il n'avait pu prendre, que ce prince respectait, afin que les générations futures vissent bien ce que les Romains étaient capables de prendre, en fait de tours ! Je le répète, ce n'était pas bien choisir le moyen de prouver ce qu'il tenait tant à prouver. Ces énormes tours étaient massives jusqu'à une certaine hauteur ; donc je me permets de croire que la difficulté et l'inutilité absolue de leur destruction ont été pour quelque chose dans la détermination du prince romain.

La X<sup>e</sup> légion, quelques ailes de cavalerie et quelques cohortes d'infanterie furent laissées à la garde de la ville anéantie. Quand toutes les dispositions militaires eurent été arrêtées et prises, Titus songea à distribuer à l'armée les récompenses qu'elle avait si bien méritées. Une grande estrade fut donc élevée au milieu du premier camp, c'est-à-dire du camp établi sur Bezetha, afin que le prince pût être vu et entendu de toute l'armée. Il commença par remercier ses soldats de leur dévouement, de leur abnégation et de leur bravoure ; puis il leur annonça la distribution des récom-





la maritime, et y établit le dépôt du butin et des prisonniers, parce que l'approche de l'hiver allait interrompre la navigation vers l'Italie<sup>1</sup>.

De Césarée, Titus se rendit à Césarée de Philippe (aujourd'hui Banias). Il y fit un long séjour, et des spectacles de tout genre y furent donnés. Là périrent beaucoup de prisonniers, livrés aux bêtes féroces, ou condamnés à combattre en troupe. C'est là qu'il apprit que l'on s'était saisi de la personne de Simon fils de Gioras, dans les circonstances suivantes. Pendant le siège, ce Simon avait sa résidence dans la ville haute ; lorsque les Romains y eurent pénétré et apporté la dévastation, il prit avec lui les plus sûrs de ses amis, avec des carriers, ou tailleurs de pierre, munis des instruments de leur métier ; ils emportaient des vivres pour un grand nombre de jours, et tous descendirent dans un souterrain caché. Ils gagnèrent facilement le fond de ce souterrain ; mais là, la roche se dressant devant eux, ils se mirent à l'entamer, dans l'espérance de se frayer un passage, de parvenir en lieu sûr et de se sauver. Malheureusement le fait vint frustrer ces espérances : les carriers n'avaient encore fait que très-peu de chemin, quand ils reconnurent que leurs provisions, même en les économisant parcimonieusement, ne tarderaient pas à être épuisées ; alors Simon, comptant pour s'échapper sur la surprise que son apparition ne manquerait pas de causer aux Romains, revêtit une tunique blanche et une chlamyde de pourpre, et vint sortir de terre en un point du hiéron. Les premiers qui l'aperçurent furent réellement frappés de stupeur et n'osèrent bouger ; mais bientôt ils se rassurèrent, s'approchèrent et lui crièrent : « Qui vive ? » Simon ne répondit pas et se contenta de leur donner l'ordre

1. *Bell. Jud.*, VII, 1, 3.











































DATES MACÉDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		FAITS.
Artemisius....	30.	Avril.....	23.	Les <i>aggeres</i> devant Antonia sont ruinés par la mine.
—	31.	—	24.	Simon attaque les <i>aggeres</i> élevés contre la ville haute, deux jours après la destruction par la mine des <i>aggeres</i> élevés contre Antonia. Pendant ce temps-là, Titus étudie l'emplacement des nouveaux <i>aggeres</i> à construire devant Antonia.
Dœsius..	1.	—	25.	Conseil de guerre tenu par Titus et dans lequel la construction de la contrevallation est décidée.
—	2.	—	26.	Le tracé de la ligne est déterminé et les travaux distribués.
—	3.	—	27.	La contrevallation est commencée.
—	4.	—	28.	
—	5.	—	29.	La contrevallation est terminée ainsi que les <i>castella</i> de circonvallation.
—	6.	—	30.	Les Romains vont au loin s'approvisionner de bois de construction pour les nouveaux <i>aggeres</i> . La détresse augmente rapidement dans la ville.
—	7.	Mai.....	1.	
—	8.	—	2.	
—	9.	—	3.	
—	10.	—	4.	Quatre nouveaux <i>aggeres</i> contre Antonia sont commencés.
—	11.	—	5.	
—	12.	—	6.	
—	13.	—	7.	
—	14.	—	8.	
—	15.	—	9.	
—	16.	—	10.	
—	17.	—	11.	
—	18.	—	12.	La détresse va toujours croissant dans Jérusalem.
—	19.	—	13.	
—	20.	—	14.	
—	21.	—	15.	
—	22.	—	16.	
—	23.	—	17.	
—	24.	—	18.	
—	25.	—	19.	
—	26.	—	20.	



DATES MACEDONIENNES.		DATES DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.		FAITS.
Panemus.....	20.	Juin.....	13.	Les Juifs essayent de forcer la contrevallation au mont des Oliviers.
—	21.	—	14.	
—	22.	—	15.	Les Juifs brûlent les portiques attendant des deux côtés à Antonia.
—	23.	—	16.	
—	24.	—	17.	Les Romains mettent une première fois le feu aux portiques, et en brûlent une portion.
—	25.	—	18.	
—	26.	—	19.	
—	27.	—	20.	Les Juifs brûlent le portique occidental, après y avoir attiré les Romains.
—	28.	—	21.	Le portique nord est incendié par les Romains.
—	29.	—	22.	
—	30.	—	23.	
Louïs.....	1.	—	24.	
—	2.	—	25.	L'hélicole la plus puissante est appliquée à l'exèdre occidentale du temple intérieur et travaille sans effet utile pendant six jours.
—	3.	—	26.	
—	4.	—	27.	
—	5.	—	28.	
—	6.	—	29.	
—	7.	—	30.	
—	8.	Juillet....	1.	Les <i>aggeres</i> contre l'exèdre occidentale du hiéron intérieur sont terminés.
—	9.	—	2.	
—	10.	—	3.	
—	11.	—	4.	
—	12.	—	5.	Le feu est mis aux portes et aux portiques du hiéron intérieur.
—	13.	—	6.	Un conseil de guerre est tenu pour décider du sort du temple.
—	14.	—	7.	Sortie des Juifs contre le hiéron intérieur.
—	15.	—	8.	Le feu est mis au temple par un soldat romain. — Massacre affreux.























